

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# FEUILLETON.

REGUEIL DE LITTÉRATURE.

VOL. II. MONTREAL, 1 OCTOBRE, 1866. No. 14

**SOMMAIRE.** — Avis des Éditeurs.  
 Prospectus. — Chronique de la Quin-  
 zaine. — LITTÉRATURE CANADIENNE :  
 — Légende. — J. B. Cadieux. —  
 Poésie. — A mon frère. — LITTE-  
 RATURE ÉTRANGÈRE. — Un Hardi  
 Coup de Main. — Variétés. — Années.

## Avis des Éditeurs.

Nous adressons le premier numéro à un grand nombre de personnes, qui ne sont pas abonnées à notre publication, et nous les prions de vouloir bien nous le renvoyer si elles n'ont pas l'intention de s'abonner. Le second numéro et la Prime ne seront envoyés qu'aux personnes qui auront payé leur abonnement avant le 15 de ce mois.

Nous invitons les amis de notre publication résidant dans les localités où nous n'avons pas d'agents, de former des clubs d'abonnés.

Toute personne qui enverra cinq piastres, aura droit de recevoir le Feuilleton *gratis* pendant six mois, et toute personne qui enverra dix piastres, aura droit à une année d'abonnement, ainsi qu'à la Prime.

J. B. BOURDEAU,

GERANT.

Montreal, 1er Octobre, 1866.

## Prospectus.

Le retour d'Octobre est une fête, pour le Feuilleton, c'est son premier anniversaire, c'est le moment où, douze mois en arrière, il implorait, lui aussi, une toute petite place dans le monde, pour exister. C'était bien téméraire à lui, par des temps si mauvais. Comment naître, comment vivre, quand arrive l'automne avec son cortège de misères et de froidure, comment se développer quand tout dans la nature pâlit, tombe, et disparaît.

..... Mais aux feuilles bien nées, La vigueur n'attend pas le nombre des années

Le Feuilleton a vécu, s'est fortifié, et crée pour simple amusement, le voila qui se présente aujourd'hui avec un prospectus tout autrement important. Jusqu'à présent il a fait peu de bruit, — il ne propose pas d'en faire davantage, — d'autres en font peut-être assez sans lui. Les lettres du reste veulent le calme et la paix. Le cliquetis des armes et la voix du canon font taire celle du poète, si la mer devient grosse et furieuse, la Nymphé éplorée fuit dans les montagnes. Mars et Apollon ne sauraient s'allier. Cependant il faut le dire, le Litrérateur n'est pas un homme sequestre du reste des humains. Du fond de son cabinet, il aime à voir, à suivre le cours des événements qui se passent dans la société. L'idéal est bien le domaine naturel de son intelligence, toutes ses complaisances sont bien de planer dans la sphère des hautes idées, mais il doit se rabattre de temps en temps, sur le



terrain du réel, c'est un besoin pour lui, et même, il ne saurait sans rougir ignorer l'actualité des grandes questions qui agitent le monde politique. Du reste quand on voit, comme aujourd'hui, la politique franchir la porte de tous les salons, quand il n'est pas une dame qui n'ait sa propre politique—et il n'est que trop souvent reconnu qu'elle vaut bien celle des hommes,—peut-il être permis à qui que ce soit de n'avoir pas la sienne? Eh bien c'est dans ce but que nous avons jugé qu'une partie très restreinte de notre Journal, réservée à la Politique serait très bien vue et qu'une Chronique serait une amélioration. Il va sans dire que la Polémique et l'esprit de parti ne seront pas de notre ressort. Nous ne ferons qu'un résumé clair et succinct des événements, du pays, des Etats-Unis et de l'Europe. Ainsi, hors du combat, retranchés derrière notre propre faiblesse, nous suivrons de sang froid la marche des événements, puis nous en ferons un rapport avec autant d'exactitude que d'impartialité. Notre devise sera toujours de n'arborer l'étendard d'aucun parti.

Un des principes fondamentaux de notre régime Constitutionnel, c'est la liberté. Eh bien! cette liberté d'opinions, nous ne voulons nullement y attenter, nous la respecterons souverainement dans notre journal, chacun verra et jugera. Nous nous ferons un scrupule de présenter jamais un défi, parceque nous n'en accepterons jamais nous-mêmes. En un mot la littérature sera la base du Feuilleton, la Politique n'en sera qu'un faible accessoire, mais on dira: "N'y a-t-il pas déjà assez de feuilles littéraires livrées à la circulation"? Le mal a toujours trop de champions, le bien, jamais assez. Dans un siècle comme le nôtre où les bons principes sont en lutte avec l'esprit sophistique le plus spécieux, où l'immoralité semble vouloir devenir l'apanage nécessaire de tout œuvre littéraire, où les charmes et la persuasion de la poésie sont si souvent prostitués au triomphe des passions, où l'égoïsme devenu vertu proclamée, voudrait tout imposer au dieu de l'argent, alors il ne peut jamais y avoir trop de moyens pour répandre les principes de la saine littérature, pour montrer qu'aujourd'hui non moins

que du temps de Horace, la Poésie est toujours fille du ciel, et non des viles passions. Et quiconque le peut, doit coopérer, dans la mesure de ses moyens, au succès de cette œuvre sociale et sacrée. Or, notre œuvre à nous sera comme par le passé, de ne rien publier qui n'ait d'abord été épuré au creuset de la plus sévère morale, rien qui ne puisse être confié, sans danger à l'âge le plus tendre et le plus candide. Telle a été sans doute la raison pour laquelle nous avons vu cette année le succès de notre entreprise dépasser de beaucoup nos espérances. Toutefois nous ne nous en attribuons pas le mérite, nous le devons plutôt à l'esprit judicieux de la partie la plus saine de la société qui constitue nos abonnés, et qui savent discerner le bon et le beau. Ainsi notre journal sera toujours ce qu'il était. Seulement nous offrirons au lecteur de temps à autre quelque légende canadienne, quelque poésie inédite et nous nous efforcerons de rendre notre journal le plus intéressant, le plus Canadien possible.

Nous ne doutons pas que la lithographie de notre grand historien du Canada, F. X. Garneau, que nous enverrons comme prime à nos abonnés ne soit accueillie avec plaisir, et considérée comme une preuve que nous n'épargnons rien pour rendre notre journal digne de l'encouragement public.

Le prix d'abonnement comme par le passé, est d'une piastre, payable d'avance.

---

### Chronique de la Quinzaine.

Ne voila-t-il pas que ces mots magiques "Les Féliens s'organisent, les Féliens vont revenir," recommencent à circuler au milieu de nous. Vraiment moi qui ne suis guère militaire, c'est loin de me sourire. Encore si c'était tout! Mais le bruit ne court-il pas que les Américains ligués avec les fils de la Verte-Erin, viennent fondre sur nos frontières; que c'en est fait; qu'il n'y a pas à rire? Oh! quand on me parle

ainsi, je comprends... C'est-à-dire que nos voisins sont à la veille de faire leurs élections générales, que les deux partis en lutte tiennent à se créer des amis, des partisans, et pour cela de leurrer, d'amuser ces nobles fils d'O'Connell, de leur promettre monts et merveilles, en commençant cela va sans dire, par l'anéantissement de cette race d'Anglais contre laquelle ils ont tant de bile, et de cette poignée de Canadiens qui, (oh indignité !) a bien eu l'audace de les repousser honteusement, il y a peine quelques mois.

Voilà qui selon moi est tout naturel avant les élections des différents Etats de l'union, Mais, après... Hélas !! Le sort de la Cygogne qui ayant retiré un os de la gorge d'un loup, demande son salaire, pourrait bien être le leur." "Commère dit ce dernier, n'est-ce pas déjà trop d'avoir retiré votre cou impunément de mon gosier." Toutefois, si les choses prises aux sérieux, la conduite de nos voisins qui accordent protection à ces hordes barbares, paraît inexplicable ; celle de l'Angleterre qui voit d'un œil d'indifférence, une de ses plus belles et de ses plus loyales colonies, menacée, ne l'est pas moins. Quoiqu'il en soit, je souhaite que l'épée rentre au plus tôt dans le fourreau, pour la sécurité des familles, et le bien financier de notre pays.

Sur le sol Européen les événements sont d'une importance décisive. Toute les nations se regardent alternativement, les unes les autres. Chacune tremble, frémit, comme si elle était assise sur un cratère volcanique. La France même, la France qui eut pu tirer une revanche de Waterloo, est restée là, tranquille spectatrice des événements qui devaient suivre la grande lutte de la Prusse et de l'Autriche. La Prusse que la guerre a enrichie d'une immense territoire et

d'une population de 4,500,000 âmes, n'a signé qu'en tremblant son traité, L'Autriche victime de Sadowa supporte avec dignité son malheur et n'attend que l'événement pour tenter de reprendre son ancienne position. Et l'Allemagne si travaillée par la zizanie et la division, est toute d'accord sur ce point : Haine à la France.

En Italie, le calme se rétablit d'une manière sensible. Tout annonce que Rome va recouvrer, du moins pour un temps une sécurité qui lui permettra d'opérer des changements qui la mettront à l'abri de nouvelles spoliations. Garibaldi s'est retiré du champ de bataille. Il ne laisse après lui qu'une dette de près de 300 millions, sans compter l'infamie d'avoir rougi le sol de sa patrie du sang de tant de milliers de ses concitoyens, sans compter l'ineffaçable souillure qu'il a imprimée à son épée en l'élevant contre le trône immortel de St. Pierre.

Il y eut le 24 ultimo, au Collège Ste. Marie, grande démonstration en faveur de l'emprunt Pontifical. Toute l'élite de la société ecclésiastique et civil est rendue à l'appel de sa Grandeur Monseigneur de Montréal. M. de Bellefeuille, avec son talent reconnu, fit ressortir l'importance de cette œuvre pieuse, en développant, par une suite de raisonnements les plus rigoureux, ces deux idées : Les placements sont surs. Des banquiers, princes de finance, ont déjà fait des avances considérables. En second lieu cette œuvre est éminemment catholique.—M. C. S. Cherrier sut encore trouver dans son cœur de chrétien de ces paroles chaleureuses, qui chez lui coulent de source, quand il s'agit d'un bien religieux. M. Ramsay dans une allocution en langue anglaise sut aussi intéresser les assistants étrangers à l'idôme français. Enfin la séance ne pouvait mieux se clore que par l'apparition

de Sa Grandeur Monseigneur Bourget qui dit son dernier mot sur l'emprunt Pontifical, et remercia les M. M. qui avaient bien voulu faire les frais de la séance, ainsi que la foule qui avait si bien répondu à son appel. Nous ignorons encore quels seront les fruits de cette séance. Ce que nous savons, c'est que si le nombre de versements est en rapport avec les émotions que tous en ont rapportes, Montréal n'aura pas à rougir d'aller déposer aux pieds du St. Père le montant de ses avances.

### BIBLIOGRAPHIE.

PUBLICATION DU CODE CIVIL, PAR M. M. C. O. BEACHEMIN et VALOIS.

Enfin le Code Civil ingénieuse publication de la maison Beauchemin et Valois est définitivement en vente. Les Editeurs ont eu la politesse de nous en faire toucher un exemplaire. Nous les remercions bien cordialement et ne craignons pas de dire, que si le mérite d'un acte est en rapport avec le bien qui doit en découler, le leur est bien grand auprès du public.

Avec le Code, en effet, plus de difficultés, plus de points douteux dans la loi, tout le monde doué de la moindre intelligence est avocat. Voilà ce que c'est que le Progrès... En réalité ce petit chef-d'œuvre, devait, après l'imitation de Jésus-Christ, figurer à la place d'honneur dans toutes les bibliothèques. Et je ne dirai pas, chaque magistrat, chaque officier public mais chaque famille, chaque citoyen devrait avoir le sien, le lire et le relire, l'apprendre par cœur. Ne serait-ce pas orner son esprit d'un beau monument que de celui de toutes les lois de son pays.

Mais on dira : Un ouvrage si précieux doit coûter bien cher, et les temps sont mauvais!... Oh! quant à la valeur réelle, elle est incalculable sans compter tout le tort que cela va faire à la profession des avocats. Cependant rassurez-vous. Une simple piastre : voilà la somme gigantesque que ces M. M. de

mandetn. Certes, si la superbe reliure du volume, vaut à elle seule la moitié du prix, les savantes notes de M. de Bellefeuille, la table alphabétique, ouvrage remarquable d'un de nos premiers avocats, qui nous permet de trouver en un clin d'œil n'importe quelle question, le fonds même de l'ouvrage, fruit de deux années de travaux des plus éminents juriconsultes de notre temps, doivent valoir le prix de l'autre moitié.

Nous croyons devoir aussi signaler en passant, l'esprit judicieux de M. Valois qui à lui-même compilé cet ouvrage, rectifié certain renvois, certaines autorités, qui a, en un mot, mis le comble à ce beau monument, et prouvé qu'un esprit droit et laborieux n'a pas besoin de suivre des cours de droit, pour connaître parfaitement les lois de son pays.

Pour résumer, comme le nouveau Code Civil est un ouvrage qu'il faut voir pour apprécier, nous invitons spécialement le public à venir faire visite à la librairie de M. M. Beauchemin et Valois.

### LITTÉRATURE CANADIENNE.

Legende--Jean Baptiste Cadieux.

Nos pères aimaient les voyages; Il n'y a pas de mal à ça, qui n'aime à voir?... C'était du reste une vieille tendance apportée avec eux de la mère-patrie. Il fallait bien la conserver, et la nature encore vierge de notre beau Canada, était un si beau champ ouvert au voyageur. Dans quelques campagnes surtout, au retour d'avril, on ne pouvait plus vivre, et il fallait partir, ce n'était plus un goût, c'était une maladie. Et à la vérité, on peignait les Pays-Hauts, avec tant de poésie et de merveilleux!... C'était comme on disait, les parties de chasse et de pêche, c'était les repas de dix, vingt hommes assis en rond autour d'un grand feu, et mangeant à la fourchette, c'étaient les fruits qui abondaient, c'étaient les visites assez fréquentes de l'esprit malin, qui, pour accuser réception d'un certain lot de jurons, échappés dans un temps

de crise, se montrait doux et pacifique ; et tantôt véritable génie du mal qui se voit ravir son empire, il prenait la figure des bêtes les plus féroces, ne bronchait pas devant une balle, devant quoique ce fût, c'était alors le temps de se retirer. Enfin, il n'y avait pas jusqu'aux plus grands dangers qui n'eussent leurs charmes, ne fissent envie.

Ce n'était pas pourtant que ces voyages se fissent sans larmes, que le cœur de Josephthe ne devint plus d'une fois, gros de soupirs, l'absence est un mal si cruel. Mais un gros baiser pour le présent, et pour le retour une de ces promesses si consolantes à la belle de vingt ans, avaient bien vite tout ramené, ils portaient, un sac au fond du canot, un fusil pointé dans le devant, l'aviron au bras, debout et battant la mesure, il fallait les voir, entonner en s'éloignant et d'une voix émue :

C'est les avirons, qui nous montent, (bis.)

C'est les avirons qui nous montent en haut.

Ils n'ignoraient cependant pas, ces bons citoyens, ils n'ignoraient pas tous les dangers qu'ils allaient courir, ils savaient que devant incessamment se jouer au dessus de l'abîme, il n'y avait qu'un pas d'eux à l'éternité, ils savaient qu'à l'ombre des forêts, rodaient affamés, l'ours, le loup, le lynx, ils connaissaient la fureur du farouche Iroquois, ses instincts pour le sang ; qu'au premier détour, le casse-tête Indien pouvait tomber sur leurs têtes, ou le poignard encore fumant du sang d'une bête fauve, s'enfoncer dans leur sein.

Aussi était-il édifiant de voir le soin qu'ils prenaient à mettre leurs consciences en paix, implorer les grâces du Ciel, et je ne doute pas que si les voyageurs furent si souvent témoins de protections manifestement divines, que, si, en particulier arriva le fait que je vais, lecteurs, vous raconter, il le faut attribuer à ce soin. Ici, je dois dire que ce n'est pas un conte inventé à plaisir, mais un fait avéré par tous les voyageurs qui ont visité ces lieux et dont les témoignages en sont encore là pour en attester la vérité.....

C'était le 15 Avril 17.. Le vent du

nord, accompagné d'une pluie de glace, soufflait avec violence ; les vagues blanchissantes étaient tumultueusement agitées, un bruit sourd se faisait entendre dans la forêt, on eût dit un des jours les plus triste de l'automne. Halte ici ! cria José à ses compagnons, — au diable le sauvage et les loups, je les défie de l'humeur que je suis là, je les renverrais par douzaines. C'est ainsi que, à la tête du grand Calumet, campèrent, épuisés, trempés jusqu'aux os, n'en pouvant plus, trois voyageurs gagnant les Pays-Hauts. En un clin d'œil, la tente est dressée, la flamme en pétillant monte autour d'un grand rocher, la grillade cuit à la fourchette. " Savez vous bien dit José, vieux loup cervier qui sentait l'ennemi à deux milles à la ronde, et qui pouvait dépister le plus fin renard, et qui tenait sous son pouce sa grillade à moitié cuite, savez vous bien qu'il ne faut pas être très fûté pour nous découvrir ici. Cadioux ne répondit que par le silence, son cœur était trop gonflé de soupirs, son âme trop travaillée par le regret, il semblait ressentir l'événement d'un grand malheur. La mort comme un fantôme hideux se dressait devant lui. Hélas ! dans ces moments où la nature entre en combat avec la vie qui lui échappe, la fortune a bien peu d'attraits. Que n'eût-il pas sacrifié pour se se voir encore avec sa famille, avec son épouse, qui lui disait au départ, en échappant une grosse larme : " Tu veux partir, mais je sais bien que je ne te reverrai plus, c'en est fait," avec ses deux petites filles qu'il voyait tous les soirs avec tant de bonheur, venir sauter dans ses bras, en criant : papa, papa !! lui prodiguer leurs caresses. Pourtant non, disait-il en lui-même, c'en est pas fait, il est au ciel, une mère qui veille sur moi, Elle ne m'abandonnera pas.

Cependant le temps coule, le ciel semble s'éclaircir, le vent fait mine de se calmer, le soleil de temps à autre apparait à travers les nuages, " Courage, fit José, de sa plus grosse voix, le Nord-Est s'éclaircit, je vous promets qu'au troisième coucher du soleil, nous souperons au Caribou de Laos, en attendant, du bois, compagnons ! pour chercher de l'écorce et de la poix pour



arranger nos canots, car montrant de son doigt le bois, je ne sens rien qui vaille de ce côté-là, "ces loups de peau jaune, sont peut-être plus proches qu'on ne le croit." A la voix de José, aussitôt dit, aussitôt fait ; mais ils ne sont pas à cent pas dans le bois qu'une flèche décochée dans l'ombre, vient percer le pantalon de Cadieux, ils sont découverts, vingt-cinq sauvages avec arc bandé, casse-tête en main sont à leur troussé, c'en est fait d'eux, chacun se précipite au cri de "sauve qui peut," José et Félix peuvent s'échapper, mais Cadieux est environné, cerné de tous côtés, il n'a plus que la rivière, il ne balance pas,—j'aime mieux mourir par l'eau que par la main de l'Iroquois, dit-il en lui-même. Il peut s'échapper jusqu'à son canot, et le poussant avec un élan extraordinaire, il s'abandonne à la dérive.

Ce n'était, il faut le dire, que préférer une mort à une autre, car deux milles plus bas était la fameuse chute du Grand Calumet, c'était cet abîme insondable où va s'engloutir tout ce qu'il attire, à plus de trois milles de distance, le plus fort esquif est irrésistiblement emporté par le torrent, l'oiseau qui passe au dessus, ne manque jamais de venir s'y plonger, c'est une cataracte qui tombe en cascades d'une hauteur de deux cent pieds. Là, les rives se resserrent comme pour donner plus d'impétuosité au torrent, et de chaque côté s'élève à pic une montagne, comme pour ravir à l'infortuné qui y est emporté une dernière chance de salut.

Cette chute d'une longueur de quinze arpents, présente l'aspect le plus effrayant, l'eau descendant comme un trait, vient se briser en mugissant sur des rocs taillés à pic, et monte en bouillonnant à une hauteur de cent pieds, pour retomber dans des cavités insondables ; cette agitation universelle de l'élément liquide sous la pression d'une masse plus forte, qui tantôt s'élève, s'abaisse, tantôt forme en tournoyant des cavités capables d'engloutir des radeaux tout entier, et tantôt se gonflant en écumes, semble tenter de remonter le roc d'où elle est tombée ; quoiqu'il en soit la disparition de radeaux, de troncs d'arbres, de tant d'ob-

jets qui ont été s'y perdre, et qui n'ont jamais reparus, attestent que la chute continue de l'eau, à creusé des cavités souterraines, des gouffres insondables où tout va se perdre.

Pendant, blotti au fond de son canot, notre infortuné Cadieux, accablé de tout le poids de sa position désespérée, se voyait emporter en pleine rivière comme le vent ; déjà un air de froidure, comme le souffle glacial de la mort, sile à son oreille, déjà du fond de sa frêle embarcation, les secousses, les ondulations de l'eau, se précipitant avec plus d'impétuosité, se font sentir plus violemment, il va entrer dans le gouffre, le canot s'ébranle, il fait son sacrifice : C'en est fait. . . . . Non, le ciel est pour lui,—Une femme vêtue de blanc apparaît debout sur la pince, et aussitôt, le canot adhérent aux pieds de cet être surhumain, vole, sans toucher aux vagues, au dessus de la cataracte, et un instant après Cadieux à genoux sur la rive, remerciait la Sainte Vierge du miracle qu'elle venait d'accomplir en sa faveur. C'était bien Elle, en effet, la Mère seule de Celui qui commande aux éléments, à tous les accidents de la nature, avait ce pouvoir.

Pendant les premiers sentiments de la reconnaissance exprimés, il lui faut encore réfléchir à sa position, "Dieu, dit-il, à quoi sert la vie, quand on ne l'a que pour souffrir."

Voilà en effet notre pauvre Cadieux, seul sur la rive déserte, abandonné à toutes les rêveries, à toutes ses tristes réflexions, une fièvre brûlante s'empare de tout son être, appuyé sur son fusil, il s'assied sur une pierre, regarde autour de lui ! Encore la même chute où il crut périr, gronde à son oreille, encore le même silence dans la forêt, et les ennemis ! . . . Dieu ! . . . ils ne sont que trop réellement les mêmes ! . . . Encore si l'espoir de revoir un jour son foyer, pouvait luire à sa pensée ! mais une voix surhumaine semble formuler pour jamais cette sentence sur son sort : Tu as fui ton foyer, renonce au bonheur de le revoir jamais, tu as couru après la fortune, tu ne trouveras que la douleur, et en même temps, soit par la volonté divine, soit par hasard, le cri sinistre du huard, comme pour faire écho à ces

paroles prophétiques, se fit entendre sur la lisière de la forêt.

Je n'entreprendrai pas, lecteurs, de vous peindre tous les sentiments qui durent se presser dans l'âme de Cadieux quand il vit qu'il lui fallait vivre et mourir sur ces plages lointaines il suffit de se figurer Cadieux, un fusil sur l'épaule, une giberne au côté, un poignard à sa ceinture et la douleur sur la figure comme au fond du cœur, errant ça et là dans les profondeurs des bois, à travers et les marécages, exposé à tout instant à tomber entre les mains du farouche sauvage, il suffit de se le figurer retournant le soir, fatigué, à sa misérable grotte, ou l'attendent quelques tisons amortis, et pour reposer sa tête, un dur morceau de bois. Hélas ! il était loin de ce temps, où le soir à son retour, deux petites filles, deux petites anges à ses yeux, venait en gambadant sauter dans ses bras en criant, papa, papa ! en lui prodiguant mille caresses.

Il avait été pour lui un temps où content et heureux, il ne regagnait jamais sa chaumière qu'en fredonnant le refrain de quelque ballade Canadienne ; aujourd'hui la crainte est le seul sentiment qui semble lui être donné d'éprouver ; la crainte de rencontrer quelque bête féroce, la crainte d'être délogé, pris, mis à mort par les sauvages. Aussi point de trêve, point de repos pour lui, ses jours étaient traversés par les regrets les plus amers, et les plus noirs prévisions, ses nuits étaient accompagnées de fantôme, et se passaient dans une insomnie presque complète.

Et en effet quel sommeil eût-il pu goûter, quand seul, au sein de cette forêt immense, il entendait à chaque instant autour de lui le bruit et le craquement des branches des arbres agités par le vent, se heurtant l'une contre l'autre les pas lourds et les grogements de l'ours ou de la louve affamée, le loup cervier se cherchant un repaire, venir loger sur sa cabane quand le cri plaintif du hibou et du huard éveillaient les échos des bois venaient frapper son oreille comme des cris de mort, quand son imagination surexcitée, lui dépeignait les ombres et les fantômes les plus épouvantables, alors peut-il être donné à un homme de jouir du repos ! . . . (A continuer.) ;

### Tristesse Secrète--A mon frere.

La main qui me frappait, je l'adore en silence,  
Et jamais un soupir n'a trahi ma souffrance :  
Mon front pâle, pensif sur mes mains se penchait,  
Sans larmes, je pleurais quand mon cœur se

[gonflait ;  
Dérobant aux regards la secrète tristesse,  
Dont le souffle mauvais flétrissait ma jeunesse,  
Sous de rians dehors, je voilais ma douleur,  
Car nul ne m'eut compris dans ce monde men-

teur.

Il est tant de souffrance au fond de notre vie,  
Tant de regrets amers, dans mon âme flétrie,  
Que le jour m'apparaît sans éclat, sans soleil,  
Comme un sombre reflet de mes nuits sans som-

[meil !

Tout se teint à mes yeux d'ombres mélancoliques  
L'onde vient murmurer ses doux chants sympa-

[thiques,

Elle pleure avec moi, quand le repos me fuit,  
Quand le destin cruel m'accable et me poursuit.

Vers les cieux chaque soir, s'élève ma prière  
Comme l'humble parfum d'une fleur de la terre !  
J'implore à deux genoux un regard de pitié,  
Ou le charme puissant d'une sainte amitié,  
Qui chassant de mon ciel la tempête et l'orage,  
Conduirait doucement ma nacelle au rivage,  
Mais ce pilote encor je ne l'ai point trouvé  
Et ma barque bondit sur le flot soulevé.

Quand la mort étendra sur moi son voile sombre  
Que de mon dernier soir, je verrai venir l'ombre,  
Quand je succomberai sous le poids de mes maux  
Que prête à m'engloutir sous le torrent des eaux,  
J'élèverai la voix en marchant vers l'abîme,  
Frère recueille au moins de cet élan sublimé,  
Et les sons expirants, et le dernier accord  
D'un instrument brisé par le doigt de la mort !

Ta sœur

CLARA

Cette charmante pièce, ne sont encore que les premiers vers de Mademoiselle Clara Chagnon, de St. Joseph du Lac des Deux Montagnes. Cette jeune Demoiselle a peine agée de 18 ans, révèle déjà les plus belles aptitudes pour la poésie. Son caractère un peu rêveur et mélancolique, son âme d'une exquise sensibilité, sa belle imagination, ses goûts prononcés pour l'étude : tout annonce en elle le Poète, tout lui promet les plus beaux lauriers dans le beau champ de la poésie. Nous félicitons donc Mlle Chagnon ; et espérons qu'un jour en énumérant le nom des dames Canadiennes qui se sont illustrées en poésie, nous citerons en tête celui de Delle. Clara Chagnon.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

## Un Hardi Coup de Main.

## I

Voyez cette petite cabane cachée, comme un nid d'hirondelle, au milieu des rochers ? C'est là que demeure Guillaume Boudet, le plus fin *lamanneur* des environs de Saint-Malo. Le soleil s'est éteint derrière la colline, les Korils dansent sur la bruyère ; c'est l'heure où les Lavandières de nuit vont à la *donnez* laver les linceul des morts ; hâtons-nous de quitter la bande et allons frapper à la porte de Boudet. Elle est entr'ouverte, entrons hardiment, un grand feu de genêts brûle dans l'âtre et produit une épaisse fumée mêlée d'étincelles, qui s'élançant légères dans la cheminée pour aller mourir au loin dans l'espace. A la place d'honneur est assis le vieux *lamanneur*.

C'est un vrai type de Breton.

Il est de taille moyenne, plutôt petit que grand ; mais ses membres robustes bien pris, parfaitement proportionnés semblent doués d'une vigueur peu commune. Ses épaules larges et carrées, sont celles d'un athlète, et cet homme serait capable d'inspirer une frayeur secrète si son rude visage, bruni par les vents salés de la mer, ne portait le cachet de la loyauté et de la plus franche honnêteté. A la vue de cette mâle physiologie, où le regard de l'observateur découvre, alliée à la force et à l'énergie je ne sais quelle vagie expression de tendresse et de sensibilité, on ressent, au fond du cœur, une émotion intime. Ce robuste enfant de la mer, ce courageux soldat du travail, semble fait pour inspirer des idées de sacrifices et de dévoûement ; et on sent instinctivement que dans cette large poitrine doit battre un cœur généreux, dévoué et affermi contre le péril.

Oui, le voilà tel, que je me le présentai dans mon enfance, lorsque, après avoir entendu raconter les aventures merveilleuses de Surcouf le Malouin j'essayai de créer par la pensée un des compagnons du terrible corsaire. Rien ne lui manque, pas même la balafre large et profonde, qui contribuait à donner au

héros de mon imagination un aspect plus guerrier et plus redoutable.

Et maintenant que j'ai montré le chêne robuste, voici le lis blanc qui croit à son ombre.

C'est une jeune fille de dix-huit ans. Un peu gauche, d'une timidité excessive, elle ressemble à la rose sauvage qui s'attache au flanc des rochers. Ses longs cheveux châtain, qui ont peine à tenir sous sa coiffe, pourraient, déroulés sur ses épaules, l'envelopper tout entière comme un manteau. Ses yeux, d'un bleu sombre comme les flots de la mer évitent de vous regarder en face, et se voilent de longs cils lorsque vous venez à les contempler. Décomposé trait par trait, le visage de Marie n'offrirait peut-être rien de bien remarquable ; mais l'ensemble en est charmant.

Pourtant c'est une humble fille de la mer. Son père était un pauvre pêcheur. Avant de mourir il l'a confiée à Guillaume, son meilleur ami, et il a dit à ce dernier :

— Tu la traiteras comme ta fille.

Et le vieux marin a répondu simplement :

— C'est bien, je partagerai avec elle mon pain de chaque jour et je ferai mon possible pour en faire une bonne fille.

Depuis ce jour Marie, n'a point quitté la maison du vieux *lamanneur*, et elle s'est habituée, peu à peu, à le regarder comme son père véritable.

Dans cette pauvre cabane à l'ombre de ce rustique foyer, on respire un parfum de vertu modestes et de bonheur pur que l'on chercherait en vain dans les somptueuses maisons des villes. Oui, je vous aime, pauvres chaumières couvertes de chaume, vous qui abriter des hommes bons, naïfs, ignorants, et, par-dessus tout sachant se contenter de peu !

Pendant que la résine fumeuse se consume lentement, Marie lit, la tête inclinée sur sa poitrine ; elle lit la Vie des saints, ce livre consolant qui raffermait notre foi en nous donnant des exemples de vertu et de courage. Pierre le fils unique de Guillaume, écouté avec un religieux silence les paroles qui sortent des lèvres de sa sœur et ses yeux se fixent tantôt sur le livre, tantôt sur le front pur de la jeune fille.

Guillaume, lui, est soucieux. On dé-

mêle, au milieu des rides de son visage, une secrète préoccupation. Il regarde d'un air pensif tourbillonner la flamme, du foyer et, quand son œil se lève c'est pour se fixer avec une douceur étrange sur les deux jeunes gens.

Un instant il sembla sur le point de leur ouvrir son cœur, mais il se contenta et cherchant à dissiper le nuage de tristesse qui s'était amassé sur son front, il se mit à écouter tout à tour les paroles de Marie, et le petit grillon qui chantait en cou rant sur les cendres chaudes. Ne croyez pas que son chant était sans expression. Il disait les joies du foyer, le bonheur de vivre sous le même toit de se sentir doucement vieillir au milieu de ceux que l'on aime. Et voilà que sa voix se fit plaintive. Pauvre petit ! lui qui avait déjà assisté à bien des malheurs il raconta les peines de l'absence, les chagrins de ceux qui survivent sur la terre des à êtres chéris, et la douleur profonde des pauvres orphelins privés de leur père.

Marie lisait toujours. Sa douce voix résonnait dans la pauvre cabane comme lyre une harmonieuse. Le vent soufflait contre les vitres, et faisait grincer la girouette de fer. Le bruit lointain de la mer, déferlant contre les rochers, arrivait encore par instant aux oreilles, comme une plainte ou une menace. Guillaume semblait éprouver un certain plaisir à regarder de grands nuages noirs qui passaient rapides devant la fenêtre semblables à de gigantesque fantômes se poursuivant dans l'espace. Au près du marin un gros chat noir, assis gravement à quelque distance du feu, faisait entendre son rayon, qui avait succédé au cri du grillon.

Tout à coup la porte de la cabane cria sur ses gonds, est un nouveau personnage entra.

Jacques Triquet était son nom. C'était une sorte de vagabond, sans foi ni loi, qui étaient devenu un beau jour en Bretagne exercer comme il le disait une "honnête industrie". Or cette honnête industrie consistait à faire la contrebande ; mais Triquet semblait convaincu — vu sans doute les méfaits de sa vie passée — de mener là une vie exemplaire. Rien de mobile comme le visage de cet homme. Il savait prendre à l'oc-

casion le masque de l'honnêteté, mais sous le masque le visage demeurait ce qu'il était ; visage de larron et de traître.

— Salut à vous dit Jacques en entrant.

Pierre redressa vivement la tête, et, à la vue du contrebandier, un rapide mouvement de colère contracta son visage. Il savait que Jacques recherchait sa sœur adoptive, et il éprouvait pour lui une aversion instinctive.

— Bonsoir, voisin, répondit assez brusquement Guillaume.

Mais il ne lui présenta point de siège et ce qui, en Bretagne, est une marque de répulsion encore plus marquée, il ne lui offrit point un coup de cidre à boire ou un morceau à manger.

Le contrebandier feignit de ne pas s'apercevoir de ce manque de politesse. Il prit lui-même, dans un coin, un escabeau de bois et s'assit sans façon auprès de Guillaume.

— Voilà un bon feu, dit-il comme pour engager la conversation, et, c'est un plaisir de se chauffer par un semblable temps, reprit-il, voyant que ses paroles demeurait sans réponse. Si cela continue, on ne prendra bientôt plus de mers-lans. La pêche a-t-elle été bonne, ces jours-ci, vieux Guillaume ?

— Assez, répondit sèchement ce dernier.

— La vie devient dure, c'est moi qui le dis ; l'année ne se passera sans voir bien des misères. C'est une grande pitié de savoir que de malheureux n'ont pas même un morceau de pain seigle à manger. Et le bois, donc ! Je ne sais comment on fera, cet hiver, pour s'en procurer. Tu brûles du genêt, toi, Guillaume ; ce n'est pas cher ; mais ça ne tient guère dans le feu. Une flambée, et c'est tout.

Il attendit quelque temps, pensant que les fronts allaient enfin se rider mais tous les membres de la pauvre famille gardaient le silence.

— Guillaume, reprit-il une seconde fois, j'avais espéré que ces jeunes gens et il désigna du regard Pierre et Marie irait à la veillée, et j'étais venu pour te parler, à toi seul, entends-tu ?

— Je n'ai rien de caché pour ma famille, répondit Guillaume, et je dis à mes enfants tout ce qu'ils doivent savoir continua-t-il d'un air un peu plus

embarrassé. Si ce que tu es venu m'apprendre ne concerne que moi ou les miens parle, et soit court.

Jacques laissa involontairement échapper un geste de mécontentement mais il le réprima aussitôt. Son visage mobile prit une expression de cordiale franchise et de naïve bonhomie. Ses yeux gris se cachèrent sous leurs épais sourcils, afin de déguiser l'expression qui les animait ; et c'est à peine qu'il osèrent une fois ou deux, regarder Marie à la dérobée. Il comprit qu'il fallait parler ou se retirer ; et, entre ces deux partis, son choix ne parut pas douteux. Il se mit à tourmenter entre ses doigts le cordon de cuir qui terminait l'extrémité de son bâton, comme pour se donner une contenance, et pendant un court instant il parut recueillir ses idées.

— Mon vieux Guillaume, commençant-il tu te fais vieux, et tu dois avoir besoin de te reposer. Tu as mené une vie rude, tu as reçu des blessures à la guerre ; et, mon Dieu ! tout s'use. L'homme serait bâti de fer qu'il s'en irait. Voilà ton fils, un gaillard déjà solide, ma foi ! et qui serait bientôt capable de te remplacer. Pourtant, c'est jeune encore ; ça n'a aucune expérience. Et puis, — ce n'est pas pour te donner des craintes, — mais la conscription viendra : s'il est pris. — dame ! il lui faudra bien partir. Tu resteras donc tout seul avec cette fillette, qui ne t'aidera guère à vivre, bien que son petit cœur soit plein de courage. Tu peux venir à lui manquet ; c'est encore à considérer. Un moyen m'est avis, de parer à tous ces inconvénients serait de marier ta fille adoptive. Elle est jeune, jolie ; ça a de l'ordre une bonne réputation, et j'ai dans l'idée qu'elle rendrait un homme heureux. Ta cabane n'est pas en trop mauvais état, tu as un bout de champ, et, si un gendre t'apportait par-ci par-là quelques petits morceaux de terre, je crois que vous pourriez vivre ! plus heureux que des princes.

— Mon père n'a pas besoin de vos conseils, interrompit Pierre qui avait écouté ce discours avec impatience, et, si Marie veut se marier, il y a assez de jeunes garçons riches et rangés qui voudraient bien l'obtenir. Elle n'ira pas vous demander votre avis, pas plus

qu'elle n'a accepté, l'autre jour, la bague d'or que avez voulu lui donner. Nous sommes pauvres, nous autres, pas vrai, petite sœur, mais nous nous passons bien des objets de contrebande !

L'œil fauve de Jacques lança un rapide éclair, et, disparaissant de nouveau sous ses épais sourcils, se porta surnoisement sur le visage de Guillaume pour y chercher une réponse plus favorable.

— Le gars a parlé pour moi, dit le vieux lamaneur ; nous n'avons pas besoin de contrebandier dans notre famille Marie m'a conté un brin des avances que vous avez faites auprès d'elle, je ne pense pas qu'elle voudrait de vous. Qu'en dis-tu, fillette ?

Marie ne répondit pas ; mais ses grands yeux se tournèrent avec une expression de répulsion invincible vers le contrebandier puis se baissant insensiblement ils s'arrêtèrent un instant, calme et doux, sur le mâle visage de son ami d'enfance.

Jacques surprit ce regard, et je ne sais quel sourire sinistre plissa ses lèvres.

— Comme ça, dit-il à Guillaume en dégageant sa demande de toutes les précautions oratoires dont il avait voulu l'entourer, tu me refuses tout net pour ton gendre ? Et si je te jurais devant Dieu, qui nous entend, de cesser mon petit négoce et de devenir un aussi bon gendre ? Et si je te jurais devant Dieu qui nous entend, de cesser mon petit négoce et de devenir un aussi bon chrétien que toi ?

— Qui a bu boira répondit Guillaume. Chacun est le maître de ses actions et je ne te fais pas de reproches. Continue si tu veux, à faire le contrebande ; tu es libre, comme je le suis de vivre du travail de mes mains. Seulement je t'avertis d'une chose ; je ne veux pas, je ne veux pas, entends-tu que tu te donnes les airs de faire la cour à Marie. Ce n'est point ma fille mais son père me l'a confié en mourant. J'ai donc des droits sur elle, et si tu lui manquais... Mais cela suffit. Tu n'as pas autre chose à me dire ?

— C'est bien, c'est bien, dit Jacques d'une voix que la colère rendait tremblante je m'en vais, mais avant, un petit conseil à mon tour ; le jour où Pierre et Marie se marieront, tache de ne pas

inviter la misère à la noce, car c'est encore une plus mauvaise compagnie que la mienne que la mienne.

En disant ces mots, il ouvrit la porte et sortit. Arrivé à une certaine distance il s'arrêta tout à coup. Ses yeux étaient sanglots, son visage avait une expression diabolique. On aurait pu le prendre en ce moment pour un essain, écoutant dans l'ombre le pas de la victime qu'il va bientôt frapper.

— On m'a méprisé grommela-t-il d'une voix sourde, mais je me vengerai !

Et agitant le bras vers la pauvre cabane, comme pour y faire descendre le malheur il proféra je ne sais quelles menaces étranges, et disparut dans les ténèbres.

## II.

— Mes enfants, dit Guillaume quand Jacques fut sorti, je profite de l'occasion qui se présente pour vous parler à cœur ouvert et vous donner de bons conseils. Vous vous convenez l'un à l'autre, je m'en suis bien aperçu. Il faudra donc vous marier, et le plus tôt possible. Pierre tu ne seras guère riche tu n'auras que cette cabane que mon père a bâtie lui-même, et deux ou trois lopins de terre les biens de ta défunte mère, qui te reviennent de droit. Si la pauvre femme vivait tout serait pour le mieux elle l'œil à la boussole de votre ménage, et les avis d'une vieille ménagère sont souvent bons à suivre ; mais avec de l'ordre de l'honnêteté et du travail, on peut toujours se rendre heureux et vivre à l'abri de la misère. Toi, Marie tu es encore plus pauvre mais tu es riche de vertus, tu as un grain de beauté Pierre t'apprécie, et j'ai la conscience que vous vivrez tous deux heureux comme il n'y en a pas. Jacques, — que le bon Dieu l'ait en sa sainte garde ! — le disait tout à l'heure ; d'un jour à l'autre, je peux venir à vous manquer. L'homme est comme une barque ; après avoir couru aussi, aussi, lui, à droite à gauche il se heurte tout à coup contre un écueil et disparaît toujours. Son pauvre corps ressemble à la vieille carcasse d'un vaisseau : quand il est usé, il coule bas dans la terre, et mon âme s'en va. Si je venais donc à lever l'ancre pour l'autre monde, il ne faudrait point vous désoler

La mort n'est point à craindre pour celui qui l'a bravée plus d'une fois avec une conscience droite. Vous ne m'oublierez pourtant pas dans vos prières car le meilleur matelot aimerait mieux être planté sur le pont de Lucifer, qui est le vaisseau du diable au milieu de dix mille Anglais, qué de se trouver un instant seul à seul avec le bon Dieu. L'état de marin est bien dangereux, Pierre, tu connais mes recommandations à ce sujet. La barque n'est pas en trop mauvais état, tu sais faire le filet, le poisson se vendent assez bien ; je te conseille donc d'être pêcheur. De cette façon tu ne seras pas privé de la mer, qui est une ménagère, toujours câline, bien qu'elle se fâche un peu quelquefois, et tu pourras, avec du travail, gagner de quoi nourrir ta femme et tes enfants si le bon Dieu t'en donne. Voilà quelles sont mes recommandations ; et maintenant bonne nuit à vous ! Ne m'attendez pas pour dire la prière, car j'ai besoin de parler à Thomas, et, comme il y a ordinairement des voisins à la veillée, je resterai peut-être assez longtemps à causer. Allons au revoir et à demain, si Dieu nous conserve la vie !

En prononçant ces derniers mots, la voix du vieux lamaneur tremblait légèrement, ses yeux se remplirent même un instant de larmes et il embrassa Pierre et Marie avec plus d'affection que de coutume. Il sera surtout son fils fortement contre sa poitrine et lui dit même avant de partir :

— Sois toujours honnête mon Pierre, et Dieu bénira ton travail,

Au moment de sortir, il détacha, à la dérobée, une hache d'abordage suspendue à la muraille, et la gissa sous ses vêtements. Mais si rapide qu'eût été ce mouvement, Pierre l'avait remarqué. Pourtant il sut maîtriser l'émotion que lui causa cette découverte, et, feignant le plus grand calme, il se mit à rassurer Marie, qui exprimait en ce moment quelques craintes à l'endroit de Jacques Triquet, qu'elle savait méchant cruel, avare et vindicatif.

Une fois hors de chez lui, Guillaume ne se dirigea point vers le village où demeurait Thomas. Après s'être assuré que son couteau était bien à sa ceinture s'engagea d'un pas lesté dans un petit

sentier qui se déroulait tortueusement vers la mer, mais dont les mille petites sinuosités lui paraissaient tout à fait familières. Il s'avança sans bruit frôlant à peine, en passant, les arbustes et les ronces sauvages qui croissent en foule dans les fentes des rochers. Parfois il s'arrêtait pour écouter les bruits divers qui se faisaient dans le lointain puis reprenait sa marche. Mais, à mesure qu'il approchait du but de sa promenade nocturne, il redoublait ses précautions. Ses yeux regardaient sans cesse autour de lui, cherchant à sonder chaque buisson, chaque crevasse de rocher propre à cacher un traître ou un ennemi. Le bruit de ses pas sur le sol rocailleux lui parut même de nature à pouvoir guider l'oreille d'un espion, et il se mit à rechercher de préférence les endroits couverts d'une herbe épaisse, dont les tapis moelleux étaient silencieux comme la neige.

Tout à coup il s'arrêta, car il lui avait semblé qu'à chacun de ses pas correspondait un pas plus léger, qui retentissait à quelque distance derrière lui. Se penchant vivement à terre, il appliqua son oreille contre le sol et se releva convaincu que quelqu'un le suivait.

Voilà qui est étonnant, dit-il. Peu de personnes connaissent ce sentier, et ce n'est pas l'heure où les contrebandiers vont à leur besogne. Ce ne peut être qu'un ennemi.

Et s'effaçant dans l'ombre d'un rocher il attendit patiemment, la main sur son couteau.

Guillaume ne s'était pas trompé. Deux ou trois minutes s'étaient à peine écoulées qu'une ombre surgissait à ses côtés.

— Qui va là ? demanda-t-il d'une voix sourde et portant la main sur l'inconnu.

Mais après avoir fixé un instant ce dernier, il laissa son bras tomber le long de sa poitrine, et penchant sa tête vers la terre avec une sorte de découragement.

Celui qu'il avait pris pour un ennemi était son fils.

— Pardonnez-moi dit Pierre, de vous avoir suivi ; mais j'ai deviné, en vous voyant partir que vous alliez courir un danger et j'ai pensé que ma place était

auprès de vous. Je vous ai bien vu détacher votre hache d'abordage, et j'ai pris aussi la mienne. Si vous devez mourir nous mourrons ensemble !... C'est dit, n'est ce pas, mon père ?

Pour toute réponse Guillaume le serrera contre son cœur.

— Je savais bien, dit-il d'une voix émue, que tu aurais voulu venir, et c'est pour cela que je ne t'ai point parlé de notre projet. Je pensais que c'était assez de risquer ma vie ; et puis, je l'avoue j'ai eu un petit moment de faiblesse. Si nous ne réussissons pas, je suis, je dit, mon fils se fera tuer à mes côtés et Marie restera seule là-bas, à pleurer auprès du foyer. Pauvre petite ! personne ne sera là pour la consoler quand la mer lui apportera nos deux cadavres, et elle en mourra de chagrin, pour sûr. Voilà pourquoi, mon fils, je ne t'ai pas dit que nous nous réunissions cette nuit les vieux et moi, pour délivrer Surcouf, notre ancien et brave capitaine ; car tu sais que les Anglais sont enfin parvenus à s'en emparer. Le *Pluton* qui doit l'emmener en Angleterre, est justement en vue de Saint-Malo ; mais il est encore beaucoup plus près de nous, on le voit distinctement de la côte. J'ai été hier soir m'en assurer de mes propres yeux. Nos ennemis communs ont sans doute amené là leur prisonnier, afin d'augmenter ses souffrances à la vue de sa ville natale et de la côte de Bretagne qu'il ne doit peut-être plus revoir. Mais il n'en sera pas ainsi si sainte Anne d'Auray nous protège. Notre barque est attaché aux pieds des rochers Plouback ; nous serons quinze, seize avec toi, et, si nous parvenons à monter sur le pont du *Pluton* les Anglais n'auront pas beau jeu. Tonnerre de Brest ! nous leur en ferons voir des crises. Nous délivrons Surcouf, nous en concluons les canons, nous mettons le feu à la cambuse, et nous nous sauvons à la faveur de la nuit. Tu vois que notre dessin est hardi, il ne s'agit plus que de l'exécuter, et, Dieu aidant nous pourront peut-être y parvenir. Mais ce n'est pas le moment de t'en dire plus long. Nos amis doivent être réunis : viens, marchons sans bruit, évitons les rayons de lune car qui sait si dans l'ombre l'œil d'un traître ou d'un ennemi n'est pas ouvert sur nous !

En disant ces mots, Guillaume entraîna son fils, et ils arrivèrent bientôt en face de la mer.

Elle était assez agitée. D'énormes vagues venaient se briser avec violence contre les rochers gigantesques qui bordent la côte en cet endroit, et formaient tout le long du rivage une ligne blanche d'écume, dont la lueur phosphorescente apparaissait vaguement dans l'obscurité. De grands nuages couraient lourds et pressés dans le ciel. Le vent s'engouffrait avec violence dans les anfractuosités des rochers et rendait un sourd murmure semblable au bruit lointain du tonnerre. Les cormorans et les plongeurs gémissaient tristement, tout en cherchant leur nourriture comme s'ils avaient présagé un orage. Tout à coup la lune éclairant les flots de ses rayons blafards, et un petit point noir, qu'un œil exercé pouvait seul apercevoir apparut dans les brouillards de l'horizon : c'était le *Pluton*.

Guillaume le montra du doigt à son fils ; mais en même temps le cri plaintif d'un goélette se fit entendre.

— Hâtons-nous dit le vieux l'amaneur on nous attend.

Ils s'engagèrent dans un escalier taillé dans le roc et ils parvinrent dans un endroit extrêmement désert, que les contrebandiers et les plus hardis marins du pays étaient seuls à connaître.

— Ils sont là dit Guillaume en montrant à son fils l'ouverture sombre et béante d'une caverne.

Et, se courbant jusqu'à terre, il s'avança le premier.

Pierre suivit son exemple. Au bout de quelque temps la voute s'élargit brusquement et une grande lueur leur éblouit un instant les yeux. Ils se levèrent alors et furent entourés de leurs amis, qui les conduisirent devant un grand feu d'algues sèches, et de débris de navires jetés par la mer en cet endroit. Ils étaient là, en effet assis sur la pierre où à genoux sur la terre humides ces robustes marins qui ne le cédaient à Guillaume ni par la vigueur ni par la mâle expression du visage. Tous servaient ou avaient servi sous Surcouf, et il n'en était pas un qui n'eût versé, pour lui jusqu'à la dernière goutte de son

sang. Ceux mêmes qui n'avaient plus d'engagement avec le hardi corsaire le regardaient néanmoins toujours comme leur capitaine, et se faisaient un devoir de tout tenter pour le délivrer.

— Nous n'attendions plus que toi mon vieux Guillaume, dit Thomas en serrant énergiquement la main de son ami ; mais je savais bien que tu ne pouvais tarder.

Je serais ici depuis longtemps si Jacques le contrebandier, n'était pas venu me faire je ne sais trop quelles propositions.

— Touchant la petite Marie, sans doute ? Voyez-vous, le vieux vaurien ! c'est bon à porter un balot de marchandises sur son épaule mais ça ne sait pas gagner sa vie honnêtement. A propos, continua-t-il en remarquant Pierre qui se tenait respectueusement à quelque distance de son père, pourquoi as-tu donc amené ton fils ? Quand on joue trop gros jeu il ne faut jamais embaucher des jeunes gens ; ça a de l'avenir devant soi ce n'est pas comme nous autres qui ne sommes plus guère bon qu'à servir de pâture aux requins. On ne s'aperçoit pas beaucoup de notre absence au lieu que bien des jolis yeux pleurent quand un jeune gars ne revient plus à la veillée.

— C'est aussi mon avis répondit Guillaume mais Pierre n'a pas voulu me laisser venir seul. C'est un brave garçon il veut toujours être de moitié dans les dangers.

— Voilà qui est bien, reprit le vieux Thomas en donnant une énergique et cordiale poignée de main au fils de de son ami, d'avoir voulu accompagner son père. Courage, mon garçon ! Sois sans crainte, le bon Dieu ne peut manquer de te protéger.

— C'est ce que j'espère répondit simplement le jeune homme.

— Nous n'avons pas de temps à perdre dit Guillaume en réunissant autour de lui tous les vieux marins et en les appelant par leurs noms. Il s'agit de surprendre les Anglais pendant leur premier somme, et dans deux heures il faut que le capitaine soit au milieu de nous, ou bien. — et ici la voix de Guillaume devint lente et solennelle, — ou bien reprit-il en appuyant fortement sur ces

paroles, que la mer qui nous a longtemps bercés sur ses flots, nous reçoive jusqu'au dernier ! . . . Encore un mot ; afin que tout se fasse avec ordre et promptitude un chef, auquel nous obéirons fidèlement nous est nécessaire. Tout dépend de l'ensemble que nous mettrons à l'attaque.

— Eh bien sois notre capitaine, Guillaume, s'écrièrent tous les matelots en élevant le bras, nous avons confiance en toi.

— C'est dit, reprit le vieux lamenteur et j'espère bien vous montré l'exemple. Je prends donc dès maintenant le commandement. Toi, Yves, tu tiendras la barre. Le vent vient de l'Ouest, tu lui obéiras. Il te faudra piquer une pointe au nord-est, c'est-à-dire à droite du Pluton. Puis, quand tu l'auras dépassé deux ou trois encablures, tu vireras subitement de bord, et nous accosterons par tribord, comme si nous arrivions d'Angleterre. On se méfiera moins de ce côté-là, dans notre barque se trouvera dans l'ombre de l'Anglais. Toi Yves, tu veilleras à la voile et n'en donneras que le moins possible. Quand nous serons en vue du Pluton tu la plieras doucement, le plus serré possible et, nous nagerons alors en silence, tâchant de nous glisser sans bruit, entre deux vagues, le plus près possible de l'ennemi. Voilà quel est mon plan, l'approuvez-vous ?

— Oui, oui, dirent les marins avec enthousiasme ; embarquons. Vive Surcouf.

— Un instant, dit Guillaume ; il faudra quelqu'un pour garder la barque et nous ménager un moyen de salut si nous venons à réussir. Si vous voulez, — et sa voix devint malgré lui tremblante et embarrassée, — ce sera mon fils Pierre. Je n'ai que lui, continua-t-il en cherchant vainement à surmonter son émotion, et Marie mourrait, si elle nous perdait tous les deux.

— C'est de la justice c'est de la justice se hâtèrent de dire tous ces rudes matelots qui se sentaient eux-mêmes émus ; Pierre restera dans la barque, et, si nous venons à succomber il faudra qu'il revienne dire à nos petits enfants que nous sommes morts en braves et comme de vrais Bretons.

— Moi aussi, je suis Breton s'écria le

jeune garçon en pleurant, et pourtant vous voulez que je reste à vous regarder. les deux bras croisés pendant que vous serez à vous battre. A quoi me servira donc cette hache que j'ai apportée ?

Et il la brisa avec une sorte de rage contre un quartier de rocher.

— Pierre lui dit sévèrement Guillaume je suis ton père et ton chef ; tu dois obéir sans murmurer.

Cet homme courageux avait repris tout son empire sur lui-même, et ce fut d'une voix ferme qu'il acheva de donner ses instructions.

— Je ne vous ferai point, leur dit-il de beaux discours comme notre capitaine, car je ne sais pas parler moi : avant de partir je veux que vous reteniez ces deux mots : " Délivrez Surcouf ou mourir " !

Le feu dispersé ; la caverne devint obscure et silencieuse ; la barque amarrée à un rocher, s'approcha un instant du rivage ; puis déployant sa voile, cingla vers la haute mer, semblable à un alcyon qui, après s'être longtemps reposé sur la pointe d'un roc, s'élance tout à coup sur la cime des vagues qu'il caresse parfois de ses blanches ailes.

## VARIÉTÉS.

M. de T. . . a pour cuisinier un artiste qu'il paye fort cher.

— Comment se fait-il, lui demandait ce gentilhomme, que je trouve régulièrement deux plats manqués sur cinq plats que vous avez à me servir ?

— Monsieur le comte, répondit le faux Vatel, je serai franc avec vous. Quand un plat réussi on dit à son maître d'hôtel : " C'est très-bien, Joseph, je suis content de vous ! " et on mange tout. Je suis donc obligé de donner, de temps en temps, un coup de feu de trop. . . , sans cela, on mourrait de faim à la cuisine. Le jour où le dîner de monsieur est mauvais, il y a gala pour les domestiques.

On trouverait un trait fort caractéristique des allures de la domesticité actuelle dans ce que contait dernièrement une femme distinguée.

Il se présente un matin chez elle une Bourguignonne qui s'annonce pour tout faire (style des Petites-Affiches). Après un rapide coup d'œil jeté autour d'elle, la nouvelle venue dit tout à coup ;

—La maison a l'air de me convenir cependant j'ai quelques observations à faire.

—Eh bien ! parlez.

—Je ne demande pas mieux que de servir madame, mais à de certaines conditions.

—Lesquelles ?

—D'abord je ne veux pas cirer la chaussure, c'est l'affaire d'un décroiseur.

—Bon.

—Je ne veux pas laver la vaisselle : c'est l'affaire d'une fille de cuisine.

—Fort bien.

—Je ne veux pas frotter le parquet : c'est l'affaire d'un homme.

—De mieux en mieux.

—Je ne veux pas raccommoder de linge c'est l'affaire d'une ouvrière.

—Rien de plus juste.

La maîtresse de la maison ne se sentit pas la force d'en entendre davantage.

—À ça dit-elle je vois bien tout ce que vous ne voulez pas faire ; mais, en définitive, que ferez-vous donc ?

—Madame me demande ce que je ferai ? Eh ! mais, je serai la servante de madame.

Nous étions chez l'adjoint du maire d'Auteuil. Il appelle son domestique, et lui montrant un étagère couverte de poussière :

—Jean, vois-tu cela ?

—Oui, monsieur, c'est de la poussière. Nous sommes tous poussière nous retournerons tous en poussière.

Et il se retire, absorbé dans une méditation philosophique, sans rien essuyer du tout.

Ce trait nous rappelle une autre réponse d'un cocher à son maître.

—Voyez comme cette cour est mal

tenue, dit celui-ci ; il faudrait lui donner un coup de râteau.

—Mais, monsieur, je suis ici pour soigner les chevaux et pas pour autre chose.

—Alors, c'est moi qui doit me charger de cette besogne ?

—Dame ! monsieur : peut y trouver quelque plaisir.

Une bonne femme allait demander l'avenir à un tireur de cartes.

—Madame, cela vous coûterait quinze sous pour tout connaître.

—Voici la somme, en garantie de l'avenir dites moi le passé...

—C'est facile... Vous avez été malheureuse en ménage.

—Je ne me suis jamais mariée.

—Vous avez eu des déceptions d'amitié.

—Tous mes amis me sont demeurés fidèles.

—Je ne me trompe pas... Vous avez fait de longs voyages.

—Je n'ai jamais été plus loin que Chatou.

—Allons ! allons ! donnez-moi votre main... j'y livrai plus couramment... J'y suis maintenant... Vous avez fait récemment une perte d'argent ?...

—C'est vrai, dit la dame, j'ai perdu les quinze sous que je viens de vous donner.

UNE DAME.—Monsieur, je voudrais avoir un logement.

LE PROPRIÉTAIRE.—Volontiers, madame ; mais permettez-moi de vous adresser une question. Avez-vous des enfants ?

LA DAME.—Trois, monsieur ; ils sont au cimetière.

LE PROPRIÉTAIRE, *bas et feignant d'essuyer une larme*.—Pauvre dame ! (Haut) Je vais vous faire voir l'appartement.

LA DAME.—Cela me convient. Quel est le prix ?

LE PROPRIÉTAIRE.—Six cents francs. Si vous voulez, faisons un bail... Le voici tout rédigé. Voulez-vous signer ?

LA DAME.—Volontiers !... C'est fini. Maintenant, je vais chercher mes enfants.

LE PROPRIÉTAIRE. — Comment vos enfants ? Je les croyais au cimetière.

LA DAME. — Certainement. Je viens de les envoyer tout à l'heure se promener avec leur bonne.

Si je connaissais Lacaze, le physicien du Carré Marigny je le prierais de s'escamoter lui-même dans le livre de Mme Beecher Stowe ; j'aimerais beaucoup à voir sortir Lacaze de l'oncle Tom.

— Êtes-vous là, Pierre ?

— Oui, monsieur.

— Que faites-vous ?

— Rien, monsieur.

— Et vous, Jean, êtes-vous là ?

— Oui, monsieur.

— Que faites-vous ?

— Monsieur, j'aide Pierre.

— Quand vous aurez fini, vous viendrez me donner mes bottes.

— Monsieur, c'est un muet qui voudrait voir, monsieur.

— Est-il sur qu'il soit muet ?

— Dam !, monsieur il le dit !

LE FEUILLETON.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement : un an \$1 un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement franco à M. J. B. Bourdeau, Imprimeur-Gérant ; Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements : —

MONTREAL.

- Z. Chapeleau, Libraire, Rue Notre Dame.
- J. B. Rolland et fils, Libraires, Rue St-Vincent.
- Beauchemin et Valois, Libraires, Rue St-Paul.
- Charles Payette, Libraire, Rue St-Paul.

Et Pigeon, Libraire, Carré Cha-boillez.

W. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent.

QUEBEC.

T. E. Roy, 8 Rue St. Joachim, Haute-Ville.

Garant et Trudel, Libraire, 12 Rue de la Fabrique, Haute-Ville.

Léger-Brousseau, Libraire, 7 Rue Buade, Haute-Ville.

J. N. Duquette, Libraire, 28 Rue Buade, Haute-Ville.

Hardy et Marcotte, Libraires, 4 Rue Notre-Dame, Basse-Ville.

Joseph Langlais, Libraire, Rue St. Joseph, faubourg St. Roch.

OTTAWA.

L. J. Cazant, Bibliothèque du Parlement.

St. HYACINTHE.

M. Keroack, Libraire.

POINTE-LÉVIS.

Léon Roy, N. P.

JOLIETTE.

L. A. Dérôme.

TROIS-RIVIÈRES.

Chs. Royer.

LABRAIRIE.

Adolphe Beauvais, N. P.

BEAUHARNOIS.

A. de Martigny.

L'ASSOMPTION.

Dr. S. Viger.

YAMACHICHE.

Dr. Lacerte.

TERREBONNE.

Mrs. de Sales Prévost.

St. ISIDORE.

C. Therrien.

St. JEROME.

J. B. Lefebvre-Villemure.

St. ATHANASE.

Damase Carreau.

St. JEAN D'IBERVILLE.

H. E. Forbes.

J. B. BOURDEAU, IMPRIMEUR-GÉRANT.